

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Au Japon  
**Autor:** Labbé, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253758>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## AU JAPON

Les questions d'Extrême-Orient sont à l'ordre du jour : elles passionnent l'Europe entière, mais, à vrai dire, elles deviennent de plus en plus compliquées. Jusqu'à ce jour les nouvelles que donnaient les journaux, et qu'ils se voyaient obligés d'accueillir sans pouvoir les contrôler, étaient fausses le plus souvent.

Une des plus fantaisistes a été celle qui annonçait que la flotte américaine avait jeté l'ancre devant Moukden. Moukden est bien la plus grande ville de Mandchourie, mais elle se trouve, on le sait, loin de la mer, à l'intérieur des terres, et, quelle que soit l'idée qu'on se fasse et de l'audace des marins des Etats-Unis et du célèbre bluff national, on ne peut pourtant pas encore admettre qu'une flotte, même américaine, puisse aller jeter l'ancre en pleine terre.

Il était facile d'ailleurs de reconnaître ou de deviner la marque de fabrique de toutes ces dépêches : elles venaient

Russie était moins prête qu'elle ne l'est maintenant, bien qu'elle ne le soit pas encore complètement, elle avait besoin de paix et de tranquillité pour achever son œuvre en Mandchourie, elle aurait alors cédé sur bien des points.

Nos lecteurs sont au courant des événements actuels, ils savent que la question se pose, très sérieuse et très grave ; chacun se demande : de quoi demain sera-t-il fait ?

La vérité est que la Russie n'a pas souhaité la guerre, elle avait trop à faire encore en Extrême-Orient. De leur côté, les Japonais ont compris que le temps était le précieux allié de la Russie, qui devenait plus forte de jour en jour. Ils ont craint que la Russie, son œuvre achevée, ne se laissât emporter par des ambitions exagérées et que, pour relier ces deux grands ports d'Extrême-Orient, elle ne cherchât à obtenir ou à prendre des concessions en Corée ; ce seraient làdes prétentions qu'aucun Japonais ne pourrait admettre.



Intérieur japonais

tout droit de Londres, où elles étaient inventées pour les besoins de la cause, et, cela va sans dire, de la cause la plus favorable aux intérêts anglais.

L'Angleterre n'a jamais craint les lourdes responsabilités : elle en aura d'écrasantes à supporter, le jour où l'on écrira à tête reposée, l'histoire des événements qui se déroulent en Extrême-Orient. De nombreux journaux paraissent chaque jour en langue anglaise au Japon, à Tokio, à Yokohama, à Osaka, à Kobé et à Nagasaki, et ils n'ont pas peu contribué à surexciter les esprits japonais : tel a été leur but, leur seul but pendant les premières années de notre siècle ; pour l'atteindre tout leur a été bon, et les fausses nouvelles inventées par eux, ont bien servi leur diplomatie. L'Angleterre a trouvé son compte, son large compte dans l'alliance anglo-japonaise, et le Japon verra avec étonnement plus tard que sa part, à lui, est beaucoup plus petite. Il aurait pu, il y a deux ans, s'entendre avec la Russie ; il aurait trouvé alors la solution de problèmes qui semblent presque impossibles à résoudre aujourd'hui ; la

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur ce pénible sujet, et tout homme civilisé ne peut que regretter profondément les événements actuels.

J'ai vécu trop longtemps en Russie pour n'en pas être trop ému, et je songe à tant de familles que j'aime et qui vivent en Extrême-Sibérie.

Parmi les Français qui connaissent bien l'Extrême-Orient, il y a deux partis quand on parle du Japon. L'un, le plus nombreux, est trop sévère, l'autre trop indulgent. Le premier a constaté la malhonnêteté des commerçants japonais, la mauvaise humeur et le mauvais accueil réservés depuis quelque temps aux Européens venus à Tokio et Yokohama ; il n'a pas voulu savoir si ceux-ci n'avaient pas eu les premiers torts et il a jugé sévèrement, oubliant qu'on ne doit pas être à la fois, juge et partie. D'autres Français, parmi les spécialistes d'Extrême-Orient, se sont laissé séduire par l'attrait des lieux qu'a décrits Loti, par la grâce des mousmés, par le charme si spécial des villes et des paysages ; tout alors leur a semblé beau, et l'un

d'eux célébrait, il y a quelques années à peine, le Japon qu'il disait être « le pays à la fois le plus poétique et le plus pratique, et où le printemps est éternel. ! »

On dit toujours que les Français ne connaissent pas les pays étrangers ; peu de pays ont en tout cas été plus décrits en France que le Japon, et plus d'un lycéen, en lisant en cachette certain roman de Loti a rêvé de cette contrée exquise, où les maisons sont de bambous et de papier, où les routes sont de jolis sentiers serpentant dans de gracieux paysages, où les femmes sont des poupées charmantes, mousmées cachées dans la maison paternelle ou guéchas peuplant les bateaux de fleurs.

On dit souvent que les Japonais ne sauraient supporter le froid aussi facilement que les Russes ; on oublie que l'hiver est rude dans le nord de Nippon et terrible souvent dans la grande île de Yéso. J'ai souvent pensé au printemps éternel décrit par nos écrivains lorsque je visitai l'intérieur de cette dernière île. Plus d'une fois, allant de Sapporo à

envelopper pendant la course les pieds de leurs clients, et ils sautillaient pour se réchauffer en soufflant sur leurs doigts engourdis.

A chaque station c'était, malgré le froid, la même animation. Les paysages se succédaient, monotones comme ceux de la vaste Sibérie, et comme eux aussi, recouverts de neige. Quelquefois on traversait de petites forêts faites de mélèzes et de pins ; le plus souvent nous voyions des plateaux ravinés, ruinés, dénudés par une suite d'éruptions volcaniques, de tremblements de terre, d'avalanches et d'éboulement : d'autres fois, des deux côtés du train, dont chaque wagon ressemblait à une voiture de tramway, se dressaient des troncs calcinés, gigantesques monceaux de charbon, minines étranges d'une vaste forêt qu'un incendie récent avait complètement détruite.

Je me souviendrai toujours d'une très curieuse visite que nous fimes aux habitants d'un village voisin d'une station. J'étais accompagné d'un Japonais, le consul général Kousé, qui vient de mourir en décembre dernier. On l'avait prévenu qu'un Japonais, qu'il connaissait bien, célébrait son mariage avec une femme Aïno du pays.

Les Aïnos sont un peuple très curieux, dont l'origine fait le désespoir des archéologues et des ethnographes qui n'ont jamais pu parvenir à les classer. Ils habitent l'île russe Sakhaline et l'île japonaise de Yéso. Ceux des Sakhaline sont les plus originaux, très sauvages et très primitifs. Ils habitent le long des rivières, sous des cabanes, bâties parfois sur pilotis, aux milieux de leurs chiens qui sont leur unique richesse : ceux-ci suivent en effet leurs maîtres à la chasse et leurs peaux sont transformées en vêtements, leur chair est un aliment apprécié, enfin au nombre de treize, ils forment l'attelage d'un traîneau qui sert l'hiver aux indigènes, lorsque la glace qui couvre le détroit de Tartarie permet de traverser la mer et d'aller vendre les produits de la chasse sur le continent.

Les Aïnos de Yéso, au contact des Japonais, se sont un peu civilisés. Les maisons que je visitais étaient bâties sur pilotis, mais moins primitives qu'à Sakhaline. Les hommes étaient grands et très barbus, très velus, les bras énormes et longs. Les femmes mariées se tatouaient toutes la lèvre supérieure et de loin elles semblaient avoir de formidables moustaches. La plupart des Aïnos que je vis à Yéso dans la station où j'étais arrêté, parlaient la langue japonaise, mais ils se servaient surtout de la langue aïno : l'un d'eux m'expliqua qu'on ne pouvait écrire en aïno et que cela serait pour toujours impossible. Une légende très populaire en donne l'explication.

Un jour en effet, il y a longtemps déjà, le dieu japonais vint faire visite à son collègue le dieu aïno. Que voulez-vous que fassent deux dieux quand ils sont ensemble ? Ils se grisent, et c'est à ce plaisir que tous deux employèrent leur temps ; ils se grisèrent abominablement, le dieu aïno surtout : celui-là y allait bon jeu, bon argent ; le japonais au contraire, qui était venu dans une très malhonnête intention, ne se grisa qu'à moitié et quand il vit son compagnon bien endormi, il lui vola, dit la légende, sa grammaire et sa langue écrite : et voilà pourquoi les Japonais savent lire et écrire, tandis que les Aïnos sont restés des ignorants.

« Cette légende a reçu un démenti, me dit l'Aïno qui me le racontait, car plus d'un de nous apprend à lire en japonais, mais il ne serait pas possible d'apprendre à lire en aïno ! »

L'Aïno qui me disait cette histoire était un fort gaillard à longue barbe noire, qui portait aux oreilles de gros anneaux. Il m'avait entendu parler russe avec le consul japonais et il m'avait adressé la parole en russe.



Femmes Aïnos

Marouane, je m'écartais, avec quelques compagnons, des gares où l'on se pressait autour d'un mauvais poêle, et dans ce pays d'éternel printemps, je glissais sur une neige épaisse, le col de ma pelisse relevé jusqu'aux yeux et les mains frileusement enfouies dans les poches. J'admirais avec quelle facilité les Japonais supportent le froid. Les femmes avaient jeté sur leurs têtes des étoffes mauves ou bleues dans lesquelles elles s'encapuchonnaient, une ceinture nouée à la taille formait leurs robes légères, et lorsqu'elles trotinaient avec leurs petits sabots on apercevait sous la robe, leurs mollets roses et nus. A côté d'elles, les coureurs nous prososaien leurs voitures, ils étaient vêtus d'un simple maillot de couleur gros bleu, ils avaient jeté sur leurs épaules la couverture destinée à

— Où as-tu appris le russe? demandai-je.

— A Sakhaline, où j'ai travaillé dans les pêcheries.

Puis il me dit que c'était sa sœur dont on célébrait le mariage et il nous conduisit dans une cabane assez vaste où un dîner était servi.

« Les Aïnos ne font pas de repas de noces, car ils sont pauvres, mais c'est une habitude qu'on a prise dans ma famille, lorsque nos moyens nous le permettent ».

Le repas était composé d'herbes, de racines, de viande et de poissons séchés ; les Aïnos mangent tout ce qui vole, nage ou court, mais leurs préférences vont à l'ours, au chien, au phoque et au poisson cru.

A vrai dire, presque tous les assistants étaient gris, tant ils avaient bu d'eau-de-vie de riz, connu sous le nom de saké.

Le consul s'amusait à interroger la jeune épousée, il voulait savoir si elle connaissait les douze préceptes qu'on doit apprendre à une toute jeune fille japonaise le jour de son mariage. Rougissante elle les lui récita.

1<sup>o</sup> Après la mariage je suis la fille des parents de mon époux ;

2<sup>o</sup> Mon époux est mon maître ;

3<sup>o</sup> Je dois être bonne pour ma belle-mère (il paraît qu'une belle-mère est horrible chose même au Japon).

4<sup>o</sup> Si mon mari est injuste, je ne me fâcherai pas ;

5<sup>o</sup> Il ne faut pas être bavarde ;

6<sup>o</sup> Je me lèverai-tôt et je ne boirai beaucoup de vin qu'après 50 ans ;

7<sup>o</sup> Je ne devrai pas consulter les sorciers ;

8<sup>o</sup> Une jeune femme doit être bonne et économie ménagère ;

9<sup>o</sup> Il faut éviter les jeunes gens ;

10<sup>o</sup> Je m'habillerai de façon peu voyante ;

11<sup>o</sup> Je ne tirerai pas vanité de la position de mon mari ;

12<sup>o</sup> Je serai bonne aux serviteurs.

— Si ta sœur avait été demandée par un Russe, demandai-je à l'Aïno, la lui aurais-tu donnée?

— Oh! non, il y a trop de forçats parmi eux!

L'Aïno, ayant vécu au bagne, se figurait que tous les Russes étaient des forçats.

Je lui demandai ce qu'il pensait des Russes et des Japonais :

— Les premiers sont plus forts, les seconds plus malins. Il y a une légende dans notre pays qui dit qu'un petit homme peut battre un géant quand celui-ci est ivre!

Puis l'Aïno gravement ajouta :

— Et tu sais si on se soûle souvent dans ton pays ?

— Je ne suis pas Russe.

— Tu leur ressembles pourtant.

— Il y a d'autres blanches sur la terre que les Russes.

— Oui, je sais, répondit l'Aïno ; les sauvages du pays où le soleil se couche, qui sont venus en Chine il y a quelque temps et que les Japonais ont jeté à la porte. Le maître d'école nous l'a raconté !

C'est tout de même dur d'être allé au pays aïno pour se faire dire qu'on est un sauvage, par les sauvages eux-mêmes.

Il est vrai qu'en retour j'ai eu une idée du genre d'histoire qu'enseigne aux enfants le maître d'école japonais.

PAUL LABBÉ.

## Menus propos

### La population de Londres

Les derniers recensements fixent à 6 millions et demi la population de Londres avec un accroissement annuel de 80,000 âmes.

On y compte une naissance toutes les trois minutes et un mort toutes les cinq minutes.

Londres compte plus de juifs que la Palestine, plus d'Ecossais qu'Edimbourg, plus de Gallois que Cardiff, plus d'Irlandais que Bedford, plus de catholiques que Rome.

La longueur totale de ses rues est de 13,000 kilomètres environ.

31% de la population sont considérés comme dénués de moyens d'existence. Les registres de la police contiennent les noms de 220,000 criminels habituels. Londres consomme par an 400,000 bœufs, 1,500,000 moutons, 8 millions de volailles, 400 millions de livres de poisson, 500 millions d'huîtres, 500 millions de litres de bière, etc.

### Un pays sans agents de police

Nous voulons parler de l'Islande, dont les habitants sont, paraît-il, d'une honnêteté et d'une moralité proverbiales. Les maisons n'ont pas de serrure, les portes pas de verrou, et cependant les voleurs sont inconnus là-bas.

Depuis plus de dix siècles, il ne s'est commis que deux vols dans toute l'étendue de l'île ; encore l'un d'eux eut-il pour auteur un berger allemand immigré. Dans cette circonstance, les plus anciens se réunirent en conseil et condamnèrent le délinquant purement et simplement à mort, le crime qu'il avait commis étant considéré par eux comme très grave. Par contre, les Islandais sont processifs à l'excès. Pour le moindre différend, ils vont en justice. Aussi le métier d'avocat et d'avoué n'est-il pas là-bas une sinécure.

## Recettes et Conseils

### Conservation des Mousselines

Pour conserver les mousselines et les tissus blancs, par exemple pour les vêtements de première communion ou autre chose semblable, les envelopper dans un linge fin qui a été passé au bleu très fort, et les mettre dans des cartons.

### Nettoyage de la mousseline de soie

Toutes les mousselines de soie, de 1<sup>re</sup> qualité, peuvent être lavées : 1<sup>o</sup> la noire, dans de l'eau de Panama en l'eau claire, puis dans une deuxième eau de Panama, dans laquelle vous aurez fait fondre de la gomme arabique ; pour que cela aille plus vite, on fait fondre cette gomme dans un peu d'eau chaude que l'on ajoute ensuite dans l'eau de Panama. Vous roulez votre mousseline dans un torchon bien propre. Tordez légèrement pour extraire l'eau, et repassez votre mousseline lorsqu'elle est encore humide. Vous aurez votre mousseline absolument neuve.

Pour les mousselines de couleur, lavez-les avec de l'eau tiède et du savon, rincez à l'eau claire, puis à l'eau claire gommée. Faites ensuite comme j'ai indiqué plus haut.

## Rouvelles à la main

### Cri du cœur

— As-tu lu dans le journal, Angèle, qu'une jeune fille s'est jetée à l'eau par chagrin d'amour.

En feras-tu autant à l'occasion?

— Moi, mon cousin, me tuer pour un homme ! Jamais de la vie ; plutôt mourir !

Editeur-Imprimeur : G. Moritz  
Gérant de la Société typographique, à Porrentruy